



LIVRES/

L'avant Swann Feuilles inédits et mythiques de Proust

Par
MATHIEU LINDON

C'était au temps où «*Longtemps je me suis couché de bonne heure*» n'existait pas et où *A la recherche du temps perdu* avait l'apparence d'une lubie. L'auteur du volume publié aujourd'hui est bien Marcel Proust mais, comme on imagine, le titre *les Soixante-quinze feuillets* n'est pas de lui – le titre complet est d'ailleurs *les Soixante-quinze feuillets d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, et autres manuscrits inédits*. Il s'agit de ce qu'on a appelé «*le roman de 1908*», Proust

étant né en 1871 (150^e anniversaire de sa naissance le 10 juillet), mort en 1922 (centenaire de sa mort le 18 novembre de l'an prochain) et *Du côté de chez Swann*, premier volume de la *Recherche*, paru fin 1913. Ce sont des documents mais plus que ça. «*Leur présence affleure aujourd'hui encore dans de nombreuses pages du texte définitif d'A la recherche du temps perdu. Nous ne le savions pas : car "l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en-dessous, leur 'déjeuner sur l'herbe"', avait poussé sur eux*», écrit Nathalie Mauriac Dyer en citant le *Temps retrouvé*. On connaissait depuis 1954 l'existence de ces feuillets par Bernard de Fallois. C'est

à lui, né en 1926 et mort en 2018, que Suzy Mante-Proust, la nièce de l'écrivain, confia des archives. Il édita *Jean Santeuil* en 1952 et, évoquant les documents en sa possession, écrivit en 1954 dans la préface à son *Contre Sainte-Beuve* : «*Le premier groupe se compose de soixante-quinze feuillets [soixante-seize, précise l'édition, ndlr], de très grand format, et comprend six épisodes qui seront tous repris dans la Recherche : ce sont la description de Venise, le séjour à Balbec, la rencontre des jeunes filles, le coucher de Combray, la poésie des noms et les deux "côtés"*». Il est émouvant de voir surgir dans leur nudité des épisodes emblématiques du roman futur, même si les noms de Balbec, Combray, Swann et Guermantes n'existent pas encore. Pourquoi



ces feuillets devenus mythiques ne sont-ils publiés qu'aujourd'hui ? Parce que Bernard de Fallois les avait gardés sous le coude et c'est le legs de ses archives qui les a fait resurgir. Il agaçait déjà des proustiens de son vivant en étant en marge de l'université, mais ces soixante-quatre ans de rétention des manuscrits n'ont pu qu'énervier davantage les chercheurs, expliquant que Jean-Yves Tadié, dans sa préface, écrive « *le premier éditeur de Jean Santeuil et de Contre Sainte-Beuve* » plutôt que de citer son nom.

« Scène primitive »

Ces feuillets et les autres inédits présentent les versions les plus anciennes de trois des passages les plus célèbres de *la Recherche* : le baiser du soir, la madeleine et la petite bande de ce qui deviendra Balbec et où sera Albertine. Il y a même une flopée de versions de « *cette sorte de scène primitive du roman [...], écrite encore et encore* », qu'est le baiser de « *Maman* » (Nathalie Mauriac Dyer rappelle que Proust tient à la majuscule). Et quand « *elle venait de consacrer maladie ce que pour guérir elle n'avait jamais* »



Marcel Proust à la sortie d'une exposition Vermeer au musée du Jeu de paume à Paris, en avril ou mai 1921. MANUEL COHEN VIA AFP

Feuillets inédits de Proust

Suite de la page 35 voulu reconnaître pour une maladie, je sentis que cette concession était une première déception, une première abdication», le lecteur ne comprend pas que Proust ait encore besoin de tant de temps pour en arriver à *Du côté de chez Swann* et «Combray», son baiser du soir et sa madeleine. D'autant qu'on lit dans un autre feuillet consacré à Venise : «Car ce sont des moments de notre vie que la perception sensible, la tyrannie du présent, l'intervention de l'intelligence, le réseau de l'activité, l'enchaînement des désirs égoïstes, nous empêchent de vivre mais qui redeviennent glorieux au jour enfin venu de la résurrection.» Le texte s'arrête ici, «au milieu de la page», sans information supplémentaire sur cette «résurrection», mais le lecteur a son idée de mémoire involontaire. «Je "travillais du souvenir" comme les peintres à qui les instants de pose sont comptés» provient d'un autre inédit pour faire comprendre comment le narrateur visera un endroit précis de «la joue de Maman» pour ne rien perdre du baiser.

Un texte des archives Fallois apparaît d'autant plus émouvant qu'il semble dépourvu de filtre romanesque, comme si c'était l'autobiographie du petit Marcel : «Mon enfance s'est misérablement agitée au fond d'un puits de tristesse. [...] Aujourd'hui encore si je n'ai pas la force de la saisir dès que je me sens retombé au fond de ma tristesse, je connais un désespoir d'autant plus profond qu'il est plus obscur et qui me fait prendre en pitié ma sombre enfance. Rien alors ne pouvait me divertir de mon chagrin pas même l'idée de sa cause qui m'était inconnue et à laquelle j'ai substitué aujourd'hui sa cause seconde et apparente, la nervosité, car pour sa cause première elle ne m'est guère plus connue



qu'aux jours de mon enfance. [...] Le troisième chagrin dont je parlais assombrissait encore un de ces soirs de mon enfance, celui où Maman ne vint pas me dire bonsoir avant que je m'endorme.»

Manque dans les soixante-quinze feuillets Swann, qui apparaît cependant dans les autres manuscrits inédits. Plusieurs personnages tiennent son rôle ou une partie de son rôle jusqu'à ce que, donc, arrive Swann et avec lui le judaïsme et l'antisémitisme. *«Tel que je l'ai connu par moi-même, tel que je l'ai surtout connu plus tard par tout ce qu'on m'en a raconté, c'est un des hommes dont je me sens le plus près et que j'aurais pu le plus aimer. M. Swann était juif. Il était, quoique beaucoup plus jeune, le meilleur ami de mon grand-père qui pourtant n'aimait pas les juifs.»* Ce n'est cependant pas par antisémitisme mais par une étrange règle sociale qu'on ne le présente pas à une femme qui l'intéresse comme on ne le faisait pas non plus à un de ses prédécesseurs dans l'élaboration du roman (un grand-oncle du narrateur) : *«Hélas pauvre Swann, mes parents lui refusaient toujours, soit par moralité, soit par peur des complications et des ennuis, soit parce qu'inconsciemment ils voulaient prêter main-forte à cette loi que les plaisirs les plus simples — comme de se trouver à dîner avec la jeune femme la plus insignifiante du monde — appartiennent à tout le monde excepté à ceux pour qui ils seraient vraiment un plaisir.»*

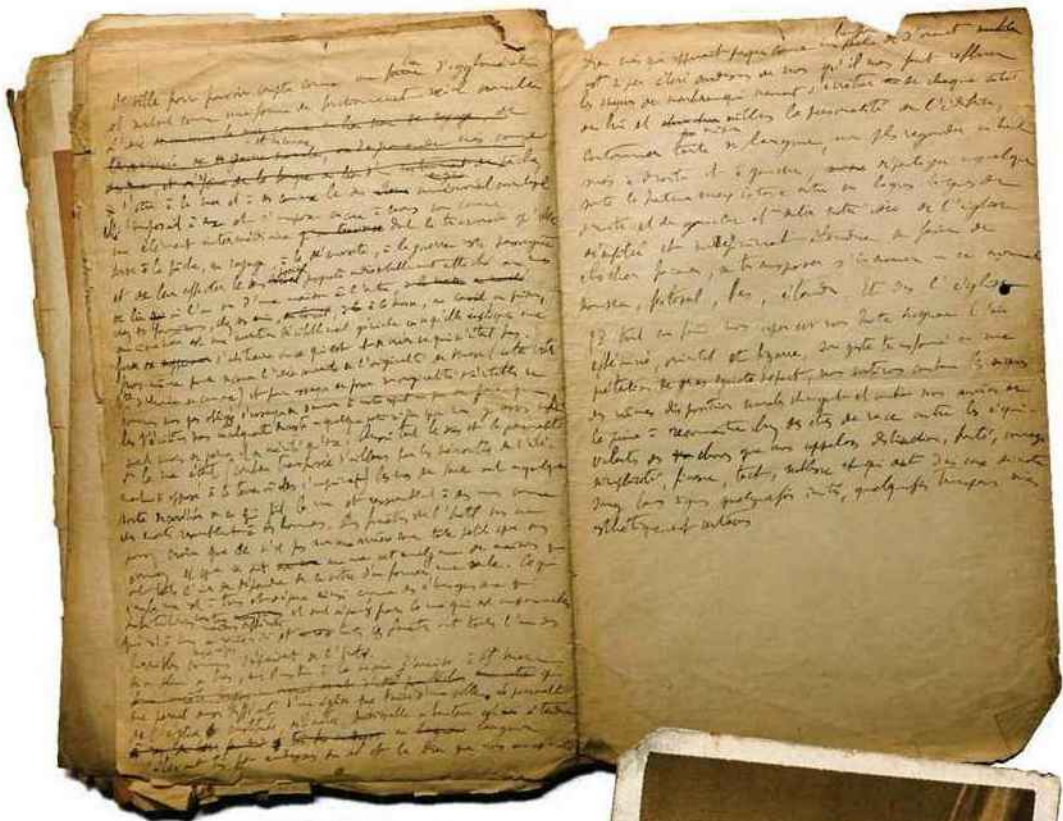
Quand, dans un autre inédit, Proust écrit pour expliquer un trait de caractère de son personnage : *«par le souvenir des humiliations qu'il est bien rare qu'un juif n'ait pas éprouvées dans son enfance»*, cette notation prend immédiatement un caractère autobiographique. Comme on sait, Swann deviendra un «côté» et Nathalie Mauriac Dyer note comme ces côtés deviennent eux-mêmes *«un principe d'organisation majeur : des apprentissages du héros, mais d'abord d'une matière romanesque de plus en plus foisonnante (que densifieront encore les côtés de Sodome et Gomorrhe, aux initiales identiques à celles de Swann et Guermantes)»*. *«Le mouvement profond de l'écriture est de toute façon chez Proust celui de la contamination réciproque et de l'interpénétration des développements qui apparaissent*

d'abord simplement juxtaposés.»

Place en omnibus

Les soixante-quinze feuillets relèvent également de *«l'autobiographie manifeste»* quand Proust emploie les prénoms Adèle, Jeanne et Marcel, c'est-à-dire le sien et ceux de ses mère et grand-mère. *«Jamais encore on n'avait vu Proust — ni dans sa correspondance, ni dans ses manuscrits littéraires — donner à sa mère et à sa grand-mère leur prénom.»* Apparaît aussi la mère de la grand-mère à l'avarice si forcenée qu'on lui faisait croire qu'on avait obtenu *«qu'elle ne payât pas sa place en omnibus»* tandis qu'on versait les «six sous» pour elle en cachette — en 1920 ou 1921, Proust intégrera l'anecdote à *Sodome et Gomorrhe*. Il se sert cependant d'elle pour un autoportrait. *«Elle venait de vous quitter dans les meilleures dispositions du monde. Puis elle se mettait à penser à vous, imaginait pour se distraire que vous lui aviez fait telle crasse, s'agitait et s'exaltait tout en pensant toute seule, et finissait par vous envoyer la lettre la plus offensante du monde et ne vous revoyait plus. Je ne l'ai jamais connue ou que bien vieille et moi bien petit [...] — mais malgré cela il me semble que j'ai hérité d'elle cette disposition à me brouiller tout d'un coup avec les gens à distance.»* Sa correspondance montre que Proust ne se trompe pas sur son propre compte.

Le biographique ne cesse de se mêler à la génétique littéraire, comme s'il fallait que l'être humain soit vulnérable pour que l'écrivain accède à une invulnérabilité. La mort de la grand-mère : *«Peut-être au moment de mourir avait-elle vu tout à coup la duperie de sa vie de dévouement, de sacrifice aux autres, peut-être mon immense égoïsme cessant brusquement de lui être caché par les sophismes de son cœur aimant lui était-il apparu tout d'un coup»*, peut-être rend-elle un jugement *«avec ressentiment avec équité»*. En tout cas, pour *«l'avoir près de moi comme autrefois»*, *«toute ma vie fut un cri»* — et l'écrivain a eu le souffle manquant à l'asthmatique. ◆



Manuscrit faisant
partie des feuillets
retrouvés.
Ci-contre,
Jeanne Proust,
la mère de Marcel,
vers 1880.
A droite, Adèle Weil
la grand-mère
maternelle.
F. MANTOVANI
GALLIMARD
RUE DES ARCHIVES
TALLANDIER
BNF

